

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire

Des Hommes et des Choses.

Ce journal Imprimé et Publié par N. AUBIN & W. H. ROWEN, paraît tous les SAMEDIS. L'anée ou le Vol. se compose de 48 numéros. — Le Prix d'abonnement est de SEPT CHELINS et DEMI, payable par TIERS de 16 numéros d'avance.



Toutes communications, demandes ou réclamations devront être affranchies. — On insère gratuitement tous les articles d'utilité et d'intérêt public; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 6 sous par ligne.

Je ne bats ni, ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux, et je meurs quand il le faut.

Vol. 5] Québec, 16 Decembre, 1843; [No. 6.

Mélanges Littéraires

PIERRE SCHLEMIHL,

OU L'HOMME QUI A VENDU SON OMBRE.

Voici une lamentable histoire, l'histoire d'un homme que la misère a forcé à vendre son ombre. Personne ne se figure peut-être qu'une ombre soit autre chose qu'une ombre, et qu'il importe beaucoup de traîner après soi cette espèce de volage informe qui se projette sur la grande route quand nous nous promenons au soleil. Bien plus, il y a peut-être de par le monde, à l'heure qu'il est, des gens mal avisés, qui ne craindraient pas de nier l'utilité de l'ombre, qui se figurent qu'elle n'en est pour rien dans la conformation complète de leur nature, et qu'ils ne perdraient rien à la perdre. Hélas! c'est une grave erreur; et l'histoire de Pierre Schlemihl nous en offre un douloureux exemple. Son histoire a été racontée par le poète Chamisso, qui l'avait connue à Berlin; elle est devenue en peu de temps très populaire en Allemagne, en Angleterre, en Amérique. Les bornes de ce recueil ne nous permettent pas de la reproduire en entier, mais nous en raconterons les traits les plus saillants et d'abord, nous laissons parler le héros lui-même.

Après une navigation fort pénible pour moi, nous atteignons enfin le port. A peine arrivé à terre, je prends moi-même sur mes épaules mon humble bagage de voyageur, et je m'avance à travers la foule vers la première maison où j'aperçois une auberge. Je demande une chambre; le domestique me jette d'un regard et me conduit au grenier; ma première pensée est de m'informer de la demeure de M. Thomas John. Hors de la porte du nord, me dit-on; la première maison

de campagne à droite, une grande maison neuve, en marbre rouge et blanc, avec un grand nombre de colonnes. — Bien. Il était encore de bonne heure ; j'ouvre ma valise, je prends ma redingote neuve, mon plus beau pantalon, mon plus beau gilet, et, muni de ma lettre de recommandation, je me dirige vers la demeure de l'homme sur lequel reposaient mes modestes espérances.

« Après avoir traversé la longue rue du nord, je vois les colonnes de marbre rouge au milieu des arbres verts, J'essuie avec mon mouchoir la poussière de mes souliers, j'arrange ma cravate, et je tire le cordon de la sonnette en me recommandant à Dieu. La porte s'ouvrit. Mais avant d'aller plus loin, il me fallut encore subir une sorte d'interrogatoire. Enfin, le concierge m'annonça ; j'eus l'honneur d'être introduit dans le parc où M. John se promenait avec quelques personnes. Je le reconnus de suite à son air de satisfaction. Il me reçut très bien, comme un riche reçoit un pauvre diable, se tourna de mon côté sans cependant s'éloigner de sa société, et prit la lettre que je lui présentais. — Ah ! ah ! De mon frère, dit-il ; il y a longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles. Il se porte bien ? Et, sans attendre ma réponse. Voilà, dit-il à ceux qui l'accompagnaient, en désignant avec ma lettre une colline, voilà l'endroit où je compte faire une nouvelle construction. Il rompit le cachet tout en continuant un entretien où il n'était question que d'argent. — Celui, dit-il, qui n'a pas au moins un million n'est qu'un gueux ; pardonnez-moi le mot. — Oh ! oui, c'est vrai, m'écriai-je. Cette exclamation lui plut. — Restez ici, mon cher, me dit-il en riant ; plus tard, j'aurai le temps de vous dire ce que je pense de cette lettre. Puis, il offrit le bras à une dame. Les autres personnes le suivirent ; et l'on se mit à monter le long de la colline couverte de roses. La société était fort gaie : elle riait et plaisantait. Je marchais derrière elle, et personne ne faisait attention à moi.

« Au sommet de la colline, une jeune femme essaya de rompre une branche d'arbre, se fit une blessure au doigt ; cet accident mit tout le monde en mouvement. On demandait du taffetas d'Angleterre. Un homme grand et maigre, qui marchait près de moi sans prononcer une parole, et que je n'avais pas même remarqué, mit la main dans la poche de sa redingote grise, en tira un petit portefeuille, l'ouvrit et le presenta en se courbant jusqu'à terre à la jeune femme qui le prit sans proférer le moindre remerciement.

« Le paysage était alors très large et très beau. A l'horizon ; un point clair apparaissait entre l'azur du ciel et le vague obscur. — Une longue-vue ! s'écria John ; et, avant que les domestiques eussent fait un mouvement, l'homme à la redingote grise mit la main dans sa poche et en tira une énorme longue-vue, qu'il offrit à Mr. John, en lui faisant un salut modeste. L'instrument passa de main en main. Pour moi, je regardais avec surprise celui qui l'avait donné, et je ne pouvais comprendre comment cette grande machine était sortie d'une poche aussi étroite, mais j'étais le seul à éprouver cette surprise, et l'on ne faisait pas plus attention à l'homme qu'à moi.

« On se serait volontiers assis sur le revers de la colline si l'on n'avait craint l'humidité du sol. — Ce serait une délicieuse chose, s'écria une des personnes de la société, que d'avoir ici des tapis turcs. A peine ce mot était-il prononcé, que l'homme gris mettant de nouveau la main dans sa poche, en tira un magnifique tapis-turc brodé en or que les domestiques étendirent par terre, et tout le monde s'assit sans faire la moindre observation. Je regardais de nouveau cet homme étrange, ce tapis qui avait bien vingt pieds de long, et je me frottai les yeux pour voir si je ne dormais pas. Cependant le soleil commençait à devenir ardent, et déjà sa chaleur incommodait les dames. Une d'entre elles se tournant vers l'homme gris auquel personne n'avait encore parlé, lui demanda si par hasard il n'aurait pas une tente. Il lui répondit par un profond salut, comme si en

lui adressant la parole elle lui eût fait un honneur qu'il ne méritait pas, et, à l'instant même, je le vis tirer de son inépuisable poche, piquets, cordons, toiles, en un mot tout ce qu'il fallait pour dresser en plein air une magnifique tente.

« Je sentais déjà, à la vue de ces prodiges, une sorte de frisson involontaire. Mais mon effroi fut au comble quand l'homme gris tira encore de sa poche trois chevaux sellés et harnachés. En vérité, si je ne t'assurais que je les ai vus de mes propres yeux, tu ne voudrais certainement pas le croire. J'eus peur de l'esprit de fascination que la figure pâle de cet homme exerçait sur moi ; je résolus de me retirer sans qu'on s'en aperçût, ce qui n'était pas difficile, vu le rôle insignifiant que j'avais joué jusque là. Je voulais m'en retourner à la ville, revenir le lendemain chez M. John, et prendre, si je m'en sentais le courage, quelques informations sur l'homme gris. Que n'ai-je pu exécuter ce projet ? »

« J'étais parvenu au bas de la colline et je marchais sur le gazon, lorsque je jetai un regard autour de moi pour voir si on ne m'observait pas. Quelle fut ma terreur quand j'aperçus l'homme à la redingote grise qui s'avancait de mon côté. Il ôta son chapeau, et me salua avec un respect que personne ne m'avait encore témoigné. Je me découvris comme lui, et je le saluai avec le même respect et restai devant lui comme l'oiseau fasciné par le regard du serpent. Quant à lui, il avait l'air embarrassé, il n'osait lever les yeux ; il s'inclina plusieurs fois, puis fit quelques pas, et m'adressa la parole d'une voix incertaine et tremblotante comme celle d'un mendiant.

« — Monsieur, me pardonnera-t-il ma hardiesse, si, sans avoir l'honneur de le connaître, J'ose lui adresser une prière ? — Au nom du ciel ! m'écriai-je, que puis-je faire pour un homme qui... ? Nous restâmes muets tous les deux, et il me sembla que nous rougissions.

« Après un moment de silence, il continua ainsi : — Pendant le court espace de temps où j'ai eu le bonheur de me trouver près de vous, j'ai contemplé plusieurs fois, pardonnez-moi si j'ose vous le dire, la grande ombre que vous projetiez devant vous avec une sorte de noble dédain... Si vous n'aviez aucune répugnance à me l'abandonner... ? »

« Il se tut ; et j'éprouvai je ne sais quel étourdissement. C'était une étrange chose de voir un homme qui désirait acheter une ombre. Il faut qu'il soit fou, mais je et prenant tout-à-coup un ton qui convenait mieux à son humilité : — Allons, allons, mon cher, m'écriai-je, n'avez-vous pas assez de votre ombre ? Vous venez me proposer un singulier marché.

La fin au prochain numéro.

LE FANTASQUE.

16 DÉCEMBRE, 1843.

« *A quelque chose, malheur est bon.* Voilà ce que nous dirons à nos lecteurs en leur apprenant que le *Fantasque* a été choisi comme journal officiel par son Excellence Sire Charles Metcalfe qui est absolument mécontent de la manière dont les journalistes à gage se sont acquittés du devoir de le défendre au milieu de la crise récente. Il nous dit dans une lettre privée très flatteuse, qu'il attribue la mollesse déployée par les écrivains du gouvernement à l'incertitude où sont ces messieurs sur la tournure définitive que prendront les choses ; ils ne savent quelle

idole, adorer par un tems où tant tant d'idoles sont renversées. Pour nous témoigner la haute confiance qu'il a en nous il nous a transmis l'annonce officielle suivante :

AVERTISSEMENT ROYAL.

Des soumissions seront reçues jusqu'au 1er Janvier au bureau du sousigné, à Kingston, de la part des personnes qui désireraient faire partie d'un ministère. Les candidats devront être munis de certificats des derniers maîtres qu'ils ont servis.

Le salaire sera fort élevé mais on aura moyen de le grossir encore par des tours de bâtons, frais de voyages, fonds secrets etc etc.

Il ne faut pour cela qu'avoir l'adresse de se faire élire quelque part, ce qui n'est pas difficile quand on a beaucoup d'amis auxquels on promet beaucoup de places et qui ont beaucoup de bonhomie.

Le service n'est pas dur ; il faut simplement se laisser faire ; ouvrir la bouche et fermer les yeux ; mettre sa conscience au fond d'un sac, sa consistance dans sa poche et rêver tranquillement à l'avenir de la Patrie. C'est tout ce qu'on demande. Par exemple il faut que les candidats aient la langue bien pendue, un front d'airain et une cervelle de beurre ; savoir mentir sans rougir et recevoir sans broncher, les affronts, les avanies dont les envieux ou les consciencieux de la chambre peuvent les combler. Une condition indispensable par exemple est une foi ferme dans la magnétisme animal. Il faut au moindre geste du magnétiseur s'endormir ou faire semblant, tomber en syncope, se lever, marcher, s'asseoir, se mettre à genoux et recevoir sans grimacer crocs en jambe, pichenettes, croquignoles ou chiquenaudes, bastonnades même et coups d'épingles.

Il faut savoir aller à quatre pattes, se laisser tondre la laine sur le dos, et crier : vive la reine, vive notre gouverneur.

Les candidats devront professer le gouvernement responsable d'après des vues toutes particulières dont on leur donnera communication sitôt qu'il auront pris leur place.

Pour plus amples informations s'adresser par lettre à Mr. D. Daly au conseil exécutif ; ça lui parviendra car il s'y tient toujours.

CHARLES TH. METCALFE.

N. B. S'il survient quelque changement dans les qualifications requises des candidats il en sera donné avis ultérieur.

POINTES MUNICIPALES.

La nomination d'un maire a donné lieu à une discussion très-vive et encore plus acerbe. Jamais on n'a vu faire tant d'opposition à un homme qu'on ait tant loué. Cela faisait plaisir à voir en vérité. A entendre messieurs les Anglais l'hon. R. E. Caron avait donné de nombreuses, de constantes preuves d'un talent rare, d'une intégrité, d'une politesse, d'une aménité, d'une générosité sans pareilles ; et pourtant la conclusion de chaque discours établissait qu'il en fallait un autre, que ce serait une injure à faire aux citoyens de Québec que de l'élire de nouveau. On cita Robert Peel, O'Connell et mille autres personnages qui ne croyaient point avoir à faire dans cette affaire. Parmi les saillies plus ou moins polies que se sont lancées les champions des deux candidats nous ne nous rappelons que les suivantes :

Mr. Rousseau ayant dit que Mr. Lloyd était moitié lion, moitié agneau, Mr. Lloyd répondit que Mr. Rousseau était moitié cheval moitié crocodile.

Nous n'avons pas d'objection à voir nos conseillers se comparer à des bêtes, mais nous souhaiterions avec le public qu'ils le fassent d'une manière un peu plus fine.

ELOQUENCE ET GRACIEUSETÉS DU JOURNALISME ANGLAIS.

Voici comment un journal de Kingston, le *Statesman*, sur lequel nous n'avons jeté les yeux que tout dernièrement, apprît à ses lecteurs la nouvelle "glorieuse" de la résignation du ministère : —

Debout ! Bretons ! C'est la crise des tems !!!

Dieu merci ! Nous avons à annoncer que le Ministère tyrannique, persécuteur, exclusif, gaspillard, faiseur de taxes, impie (*sabbath breaking*) ivrogne, débâché... est à sa fin.

"Le dé est jeté et le cabinet Baldwin n'est plus.

Que le premier souffle d'un peuple libre remercie le ciel de la délivrance inattendue de la Patrie ! Oui ! peuple chrétien du Canada, à genoux dès ce soir, offrez vos actions de grâce à celui qui tient dans sa main tout-puissante vos destinées pour la libération efficace de votre Pays !

"Et immédiatement après la Providence, que votre reconnaissance soit offerte à Sir Charles Metcalfe, le représentant honoré de notre souverain, le noble défenseur des Libertés civiles et religieuses dans les deux hémisphères, et le généreux bienfaiteur de toutes les institutions, aussi juste qu'il est généreux, aussi ferme qu'il est humain. Il a long tems enduré la tyrannie, mais il est une fin à toute patience humaine, que la timidité même ne peut atteindre"..... (Puis des vers ronflants adressés au gouverneur mais que nous ne prendrons pas la peine de traduire.) L'article continue sur ce ton-là pendant une colonne ; mais comme dit l'écrivain, il est une fin à toute patience humaine et la notre est à bout.

Dans une autre partie du même journal est une hymne de près de quatre-vingt vers, d'au moins cinquante pieds anglais chaque, où il est question en grosses lettres de liberté, des droits de Dieu et de l'homme, de la DOMINATION FRANÇAISE, de la Patrie, d'Israël etc etc. Vraiment, de loin quelqu'un qui ne connaîtrait pas la teinte du parti jurerait sur tous les évangiles que l'écrivain du journal d'où nous tirons ceci est un féroce sans-culottes. Eh bien non, c'est un enragé tory. Par exemple nous ne savons pas s'il a des culottes.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

(BOILEAU)

Un journal de cette ville pousse à ses lecteurs le naïf compliment qu'on va lire : —

On nous tourmente encore pour de l'éditorial. Nous n'aimons pas à en écrire pour une très-bonne raison ; c'est que nous avons inmanquablement remarqué que tout homme qui écrit du sens commun n'est point compris ou passe pour un fou et nous ne goûtons nullement l'idée d'éprouver son sort." (Il est facile de comprendre cela ; pourtant ça n'empêcherait pas de faire prendre l'écrivain pour un fou... au contraire.

Il continue : —

"Si nous pouvions nous astreindre à écrire toutes sortes de sottises et de balivernes comme font certaines gens alors on sympathiserait avec nous et l'on nous louerait jusqu'aux nues."

C'est-à-dire : — Bons lecteurs, vous êtes de grands benêts qui ne méritez pas que je prenne la peine d'écrire pour vous des subtilités que vous ne comprendriez pas. — Il n'est rien de tel après tout que d'avoir bonne opinion de soi, lors même qu'elle n'est point partagée.

Nous recevons de l'honorable Mr. Daly une lettre dont nous donnons la traduction suivante : —

Mon cher Monsieur Fantasque.

Mes amis me disent que ma conduite va m'attirer de votre part toutes sortes de critiques et de sarcasmes qui pourraient me faire manquer ma réélection et me causer mille autres désagréments presque aussi désagréables. J'ose croire que quand je vous aurai expliqué mes raisons et les maximes d'après lesquelles je trace ma politique vous m'épargnerez et ne pourrez faire autrement que de me prendre en pitié. Voici comment je raisonne à part moi ; c'est un catéchisme que je recommandé aux amateurs :

— Dominique tu es en place, quel est ton premier devoir ?

— De m'y maintenir ; nous sommes bien, tenons nous-y, peut-être ailleurs serions-nous pis.

— Quel intérêt dois-tu défendre avant tous les autres ?

— Eh ! ça va sans dire ; le mien d'abord, celui du public après ; la patrie est ingrate aujourd'hui comme au tems des romains ; je serais bien bête de sacrifier une bonne place qui donne mille louis et plus à une réputation qui ne rapporte pas deux sous ; et puis d'ailleurs j'ai pour moi le proverbe : Ceinture dorée vaut mieux que bonne renommée.

— Oui, voilà qui est bien, Dominique, mais tu ne laisseras après toi ni le moindre renom, ni la réputation d'habile homme.

— Aux yeux des fous, non ; aux yeux des sages, oui. Je trouve que l'homme qui profite du pays au lieu de profiter au pays, qui surnage au-dessus de tous les flots, par tous les vents, a infiniment plus d'esprit que l'imbécile philanthrope dont il faut payer l'enterrement après qu'il a usé sa vie à faire le bien de ses semblables. Le véritable politique selon mon cœur est celui qui au milieu des culbutis, des chûtes de toutes sortes trouve comme un chat, le moyen de toujours retomber sur ses pattes.

Voilà, monsieur le Fantasque ce que je relis toujours quand je vois la tempête se former au dessus d'un ministère quelconque ; je me dis après ça : Gare la grêle ; tenons-nous bien ; sauve qui peut ; qui ne risque rien n'a rien. Après cela le tonnerre gronde, la foudre éclate ; je me ploie, je me fais petit, tout petit, et, du coin où je me suis sournoisement tapis je vois, se casser, se briser, s'annéantir, se disperser les uns après les autres ceux de mes collègues qui ont voulu résister à l'orage. Le tems redevient serein, je relève doucement la tête et bientôt seul au milieu des débris je puis rendre hommage au soleil levant.

Tenez, mon grand principe est de n'avoir pas de principes ; et avec ça on va loin. Croyez-vous que si je m'étais bravement posé en inflexible lorsque je suis venu d'Angleterre comme commis du secrétaire provincial du Bas Canada qui n'a jamais mis le pied en Amérique, ce qui ne l'empêche pas de recevoir une grasse paie annuelle, croyez-vous, dis-je, que je serais aujourd'hui à la place que j'occupe ? Non, non je pourrais au fond d'un bureau comme un piteux subalterne et personne ne songerait à moi ; tandis qu'aujourd'hui, eh ! mais, je fais tranquillement grossir mon petit magot,

En roulant, ma boule, roulant

et je sais tellement ménager le bouc et les choux, que l'un, le parti anglais dit: *After all Daly is a fine fellow; he knows what's what and turns a trump at every trick*; tandis que les autres, c'est-à-dire les canadiens s'écrient dans les colonnes de leur journal officiel: "Mr. Daly est un homme auquel on ne saurait avoir de fortes objections vu qu'il ne s'est jamais livré aux partis extrêmes." Et c'est moi qui vous le dis, monsieur le Fantasque, je les mets tous dans ma poche quoiqu'ils prennent tous ensemble ces airs de me tolérer. Rira bien qui rira le dernier.

Après vous avoir ainsi donné l'esquisse de la ligne d'action que je me suis invariablement tracée, je vous dirai que cela ne m'empêche pas d'avoir au fond du cœur une opinion intime. Je suis patriote, quoique ça ne paraisse pas; je fais des vœux ardents pour que la noble cause que vous défendez à votre façon puisse triompher promptement et croyez que je ne serai pas l'un des derniers à m'en féliciter; surtout si je m'en puis sentir un tant soit peu. Vous ne pourrez pas; je suis sûr m'en vouloir; si, désespérant de faire le salut de la patrie, je me suis efforcé, pour me consoler, de travailler au mien. Je connais (entre nous), beaucoup de personnages qui feraient pire que moi s'ils en avaient l'occasion. Répétant mes assurances de bonne volonté envers la magnifique et patriotique cause canadienne, je vous prie de me croire votre dévoué serviteur.

DOMINIQUE DALY

Membre à perpétuité d'un ministère canadien quelconque.

[On nous communique le morceau suivant que nous publions afin de le conserver quoiqu'il soit sans doute connu déjà de beaucoup de nos lecteurs. Ce sermon uniquement composé de proverbes adroitement arrangés a circulé depuis quelque tems dans la société où divers amateurs le débitent avec un chic que nous regrettons de ne pouvoir faire passer dans nos colonnes.]

SERMON.

Tant va la Cruche a l'eau qu'a la fin elle se casse.

Mes chers frères cette vérité devrait faire trembler tous les pécheurs, car enfin Dieu est bon mais aussi qui aime bien châtie bien; il ne s'agit pas de dire je me convertirai, ce sont des propos en l'air, autant en emporte le vent.

Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras; il faut ajuster ses flûtes et ne pas s'endormir sur le rôti. On sait bien où l'on est, mais on ne sait pas où l'on va et quelquefois on tombe de fièvre en chaud mal, on troque son cheval borgne contre un aveugle. Au surplus mes chers frères, honni soit qui mal y pense, il n'est pas de plus sourd que celui qui ne veut pas entendre, à vouloir blanchir un nègre on perd son temps et son savon et l'on ne peut faire boire un âne s'il n'a soif. Suffit je parle comme St. Paul, la bouche ouverte et pour tout le monde et qui se sent morveux se mouche. Ce que je vous en dis n'est pas que je vous en parle, mais comme un fou avisa un sage, je vous dis votre fait et ne vais pas chercher midi à quatorze heures.

Où mes frères vous vous amusez à la moutarde, vous faites des châteaux en Espagne; mais prenez garde, le démon vous guette comme le chat fait la souris: il fait d'abord patte de velours mais quand une fois il vous tiendra dans ses griffes il vous traitera de Turc à Maure; alors vous aurez beau vous chatouiller pour vous faire rire et faire le bon apôtre vous en aurez tout du long et tout du large. Si quelqu'un revenait de l'autre monde et en rapportait des nouvelles on y regarderait à deux fois et chat échaudé craint l'eau froide, quand on sait ce qu'en vaut l'aune on y met le prix; mais là-dessus les plus clairvoyants n'y voient goutte, la

noit tous chats sont gris et quand on est mort c'est pour longtemps, ou est guéri du mal de depis, de la potence et du carcan. Prenez garde, dit un grand homme n'éveillez pas le chat qui dort, l'occasion fait le larron, mais les battus paient l'amende; fin contre fin ne vaut rien pour doubleure.

Ce qui est doux à la bouche est amer au cœur et à la Chandeleur sont les grandes douleurs.

Vous êtes aises comme des rats en paille; vous avez le dos au feu et le ventre à la table, on vous prêche et vous n'écoutez pas, je le crois bien: ventre affamé n'a point d'oreille; mais aussi rira bien qui rira le dernier, tout passe, tout casse, tout lasse: ce qui vient de la flûte retourne au tambour et on se trouve assis entre deux selles, on veut recourir aux branches mais alors il n'est plus temps, l'arbre est abattu; c'est de la moutarde après dîner; il est trop tard de fermer l'écurie quand les chevaux sont dehors.

Souvenez-vous donc mes chers frères de cette leçon: faites vie qui dure; il ne s'agit pas de brûler la chandelle par les deux bouts, qui trop embrasse mal étroit et qui court deux lieues à la fois n'en prend point; il ne faut pas non plus jeter le manche après la coignée. Dieu a dit: aide toi et je t'aiderai. Il n'est pas de marchand qui toujours gagne, quand on a peur du loup il ne faut pas aller au bois; comais nre mauvaise fortune il faut faire bon cœur et battre le fer tandis qu'il est chaud: Un homme sur terre est toujours sûr le qui vive. On ne sait ni qui vit ni qui meurt; l'homme propose et Dieu dispose et tel qui rit aujourd'hui Dimanche pleurera; il n'est si bon cheval qui ne bronche; quand on parle du loup on en voit la queue. Oui mes chers frères, aux yeux de Dieu tout est égal riche ou pauvre; n'importe, bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. Les riches paient pour les pauvres et ils se servent souvent de la patte du chat pour tirer le marron du feu; mais chacun pour soi, Dieu pour tous. Un auteur célèbre a dit: chacun son métier les vaches sont bien gardées; il ne faut pas que Gros Jean en montre à son Curé. Chacun se mesure à son aune; comme on fait son lit on se couche. Tous les chemins vont à Rome, dit-on, mais il faut les connaître et ne pas prendre ceux qui sont pleins de pierres. Il faut aller droit en besogne et ne pas mettre la charrue devant les bœufs. Quand on veut faire son salut voyez vous, il faut y aller de col et de tête comme une corneille qui abat des noix. Si le démon veut vous dérouter laissez le hurler, chien qui aboie ne mord pas. Soyez bon chevaux de trompette, ne vous effarouchez pas du bruit les méchants vous tiront au nez, mais un rire qui ne passe pas le nœud de la gorge. Au demeurant chacun à son tour et puis à chaque oiseau son nid semble beau. Après la pluie le beau temps et après la peine le plaisir. Mais laissez dire, allez, trop gratter cuit et trop parler nuit. Moquez vous du qu'en dira-t-on et ne croyez pas que qui se fait brebis le loup le mange. Dieu a dit: plus vous serez humiliés sur la terre plus vous serez élevés au ciel. Écoutez bien ceci mes enfans je vous parle d'abondance de cœur. Il n'est qu'un mot qui sauve, il ne faut pas tant de beurre pour faire un quartieron: quiconque fera bien trouvera bien. Les écrits sont des mâles dit-on et les paroles sont des femelles; mais on prend le bœuf par les cornes, l'homme par les paroles; quand les paroles sont dites l'eau benite est faite. Faites donc de sérieuses réflexions mes frères, choisissez d'être à Dieu ou au diable, il n'y a pas de milieu, il faut passer par la porte ou par la fenêtre. Vous n'êtes pas ici pour enfiler des perles, c'est pour faire votre salut, le démon a beau vous dorer la pilule quand le vin sera versé il faudra le boire et c'est au fond du pot qu'on trouve le marc. Au reste à l'impossible nul n'est tenu. Je ne veux pas vous sauver malgré vous. On dit que ce n'est rien de parler il faut agir; comme charité bien ordonnée commence par soi même, je vais tâcher de tirer mon épingle du jeu, alors quand je sera sauvé arive qui plante, si vous allez au diable, je m'en lave les mains.